
L'exégèse de l'Université

Le XII^e siècle avait fait passer l'exégèse du cloître à l'école. Ce transfert avait déterminé un profond changement d'attitude face au texte sacré. D'aliment de la ruminantion spirituelle du moine, celui-ci était devenu matière d'étude et d'enseignement. Au commentaire mystique et inspiré dont saint Bernard avait donné dans ses *Sermons sur le Cantique* l'ultime et plus parfaite expression, s'était substituée une approche analytique et discursive, attentive au sens littéral et soucieuse de fonder sur la vérité même du texte l'autorité dogmatique et morale dont l'Eglise imprégnait son action pastorale et d'abord sa prédication.

Le XIII^e siècle a renforcé encore cette prépondérance de l'école et l'exégèse monastique — assez mal connue, il est vrai, pour cette époque — paraît désormais s'épuiser ou, en tout cas, s'enfoncer dans la routine. Mais il ne s'agissait plus de la même école. Beaucoup des centres les plus célèbres du siècle précédent — Laon, Reims, Chartres, Saint-Victor de Paris — sont rapidement retombés dans l'obscurité. Tout l'enseignement de haut niveau, y compris en théologie, s'est concentré dans les grandes universités qui ont surgi entre 1200 et 1250. Peu important ici les facteurs, assurément complexes, de cette mutation institutionnelle. Retenons seulement que si les premières universités du versant méditerranéen de l'Europe — Bologne, Montpellier, Padoue, Salamanque — n'ont d'abord regroupé que des écoles d'« arts », de droit et de médecine, plus au nord celles de Paris, Oxford, un peu plus tard, vers 1250, Cambridge devinrent les foyers majeurs de l'enseignement théologique. Même si ces nouvelles facultés de théologie ne rassemblaient vraisem-

blement que des effectifs assez restreints, leur prestige était immense dans toute la chrétienté. Même si, en fait, les maîtres ès arts ou en droit ont sans doute eu un rôle plus actif que les théologiens dans les combats pour la constitution même de l'université, ces derniers en tirèrent tout autant parti pour s'assurer une autorité sans égale. « Paris, mère des sciences..., cité des lettres..., atelier de la sagesse... dont les maîtres ornent d'inestimables joyaux l'Épouse du Christ », dit le grand privilège pontifical de 1231 : la Papauté elle-même reconnaissait aux théologiens de l'université un véritable magistère doctrinal étendu à l'Église universelle.

Dès les années 1220-1230, les nouveaux ordres mendiants, Dominicains et Franciscains (rejoints à la fin du siècle par les Ermites de Saint-Augustin et les Carmes), implantèrent des couvents dans toutes les villes universitaires et créèrent dans ces couvents des écoles de théologie. Ecoles ouvertes non seulement aux membres de l'ordre mais aussi à des auditeurs extérieurs et qui, là où il s'en trouvait, furent bientôt incorporées aux facultés de théologie existantes. Cette incorporation se heurta, spécialement à Paris dans les années 1250-1260, à de violentes résistances de la part des maîtres séculiers mais finalement les Mendiants l'emportèrent. Désormais, à Paris comme à Oxford ou Cambridge, leurs *studia* s'imposèrent comme les plus importantes et les plus brillantes des écoles de théologie de l'université. Certes, dans le même temps, les Mendiants avaient aussi mis sur pied leur réseau propre d'écoles. Chaque province avait sa hiérarchie de *studia* d'arts, de philosophie et de théologie. Mais, au-dessus de ces réseaux provinciaux, chaque ordre avait créé, pour l'élite de ses théologiens, quelques *studia generalia* et, à quelques exceptions près, ces *studia generalia* furent précisément installés dans les grandes villes universitaires. L'essor des ordres mendiants, leur intérêt pour l'étude, elle-même conçue comme préparation nécessaire à l'action pastorale, n'ont donc fait que renforcer, au sein de l'Église, le prestige intellectuel exceptionnel d'un tout petit nombre de centres universitaires, au premier rang desquels Paris et, dans une moindre mesure, Oxford.

Ce n'est que dans les dernières décennies du XIV^e siècle que cette concentration extrême du haut enseignement théologique (et donc de l'exégèse qui en était une partie) se desserra un peu avec la création de nombreuses universités nouvelles et, d'autre part, l'érection de facultés de théologie dans des universités qui en étaient jusque-là dépourvues. Alors qu'il n'existait en 1300 que cinq facultés de théologie (aux trois citées plus haut s'ajoutaient celle, bien secondaire, de Naples et celle, très particulière, de la Curie romaine), dix furent fondées au cours du XIV^e siècle (notamment à Toulouse, Bologne, Padoue, Prague, etc.) et plus de trente au XV^e. Les causes de ces fondations furent diverses : à la pression des États et des Églises nationales vint se combiner une